JEAN-PAUL SARTRE

LETTRES AU CASTOR

et à quelques autres

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE
ET ANNOTÉE
PAR SIMONE DE BEAUVOIR

★★

1940-1963

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1940

À Simone de Beauvoir

1er janvier

Mon charmant Castor

Je vous écris du coin du feu, tout contre le poêle, bien qu'il fasse beaucoup plus doux à présent. Cette nuit, même, il a dégelé et, comme les conduites d'eau avaient éclaté l'avant-veille, Paul a été réveillé vers deux heures — je dormais comme un juste — par un ronflement. Il a cru que c'était le feu, mais c'était l'eau. Il s'est habillé à la hâte et précipité dans le couloir déjà inondé. Il y a eu tout un remue-ménage et finalement on a coupé l'eau. Nous n'avons plus la moindre goutte pour nous laver — vous savez que ça ne me soucie guère. Ce n'est ennuyeux que pour les cabinets qu'on ne peut plus nettoyer et où des excréments de diverses provenances s'interpénètrent intimement au gré des gels et des dégels jusqu'à former un pudding immonde et volumineux. On « va » dans la campagne. Je crois que Paul en pâtit et se constipe par vergogne de montrer son cul.

C'était donc aujourd'hui Jour de l'An. Ça ne s'est traduit par rien d'extraordinaire, sinon qu'il y avait une excellente choucroute et beaucoup de monde au Restaurant de la Gare. Et hier, réveillon de la Saint-Sylvestre, il n'y eut pas grand-chose non plus, sauf qu'une brute mystérieuse a ouvert à plein gaz la radio des officiers après leur départ et a accompagné la musique en tapant du poing au hasard sur le clavier du piano, jusqu'à minuit. Pour moi j'écrivais sagement dans notre petit local.

Extrait de la publication

Le paysage est toujours le même, une maigre petite poussière de neige, un petit peu de blanc partout, il suffirait de gratter avec l'ongle pour trouver le noir de la terre gelée et des arbres. J'ai retravaillé des passages de mon roman tout le jour et vais aussitôt après me mettre à *Septembre*; je m'en réjouis fort. J'espère pouvoir faire paraître les deux volumes à la fois, ça serait mieux, on verrait mieux où je vais. Le monde est pareil à lui-même ici : Paul toujours inquiet; Mistler me rend mille menus services en échange de mon enseignement. C'est lui qui a fait les paquets de livres que j'enverrai à Bost et à vous dès que vous m'aurez envoyé un peu de sou et, comme un soldat m'avait demandé *Quai des brumes*[1] (par erreur, d'ailleurs et croyant qu'il allait retrouver tout au long l'histoire racontée par le film) et que j'avais prié Mistler de me le rappeler, il est venu ce matin m'en faire souvenir et, le livre étant dans un des paquets de Bost, il a défait le paquet puis l'a reficelé. Il va me faire envoyer par ailleurs les *Nocturnes* et les *Préludes* de Chopin pour que je les étudie au piano. Il y a des jalousies de famille entre les secrétaires et nous. Nous sommes les jalousés, bien entendu. Ainsi mon sort est-il d'être objet de jalousie partout depuis la Cité universitaire jusqu'ici. Mais surtout ils *parlent*. C'est un genre de jalousie faible et désarmé que je ne connaissais que par ouï-dire et qui ne s'élève même pas jusqu'à la médisance. Par exemple chaque matin quand je reviens de prendre mon petit déjeuner, je passe sous leurs fenêtres et mon passage est commenté : « Ah ! Voilà Sartre qui revient du café. Oui. Il a vu la belle Charlotte. Les autres auront fait le sondage sans lui », etc. Cela ne diffère de la constatation du fait que par l'intention de blâme aimable qu'ils y mettent, mais d'ailleurs c'est une simple constatation de fait, au fond, parce qu'ils n'arrivent pas à déterminer au juste ce qu'il faut blâmer : que j'aie assez d'argent, de loisir, de puérilité pour m'offrir un petit déjeuner au café ? L'objet leur paraît vaguement scandaleux chaque matin et chaque matin ils le relèvent au passage, sans plus, c'est devenu un petit scandale habituel dont ils ne sauraient plus se passer. Ils sont au plus bas degré de l'échelle. Naturellement tout cela m'est rapporté par le bon Mistler, qui voudrait même que je fasse un détour pour éviter leur regard, mais vous pensez bien que ce serait trop fatigant. Et

1. De Mac Orlan.

Extrait de la publication

voilà. Le *Journal* de Stendhal me charme, je lis le 3e volume, son histoire avec Mme Daru, c'est bien plaisant. Je lis aussi le Rauschning, fort instructif, j'en ferai même un résumé dans mon carnet ; et puis un peu *Provinciales* et aussi un peu *Jacques le Fataliste.* Tania m'écrit : « Je lis un bien beau livre que je *dois* t'envoyer. » Je me perds en conjectures. Serait-ce *Le Diable amoureux ?*

Aujourd'hui pas de lettres de vous. Mais comme j'en avais trois hier, je ne me plains pas trop. J'ai une bien forte envie de vous revoir, mon cher amour. C'est le moment un peu agaçant où la permission recule ou s'approche de jour en jour, suivant des informations différentes et l'humeur du caporal chargé de faire les listes au Q. G. Mais je vais me défendre. Je voudrais bien partir d'ici une quinzaine si c'est possible. Au revoir, doux petit Castor, qui dormez déjà après avoir si bien skié. Vous savez je me lève aux aurores, comme vous. Quand vous chaussez vos petits skis, il y a longtemps que j'ai mis mes molletières et que je suis descendu prendre le vent pour téléphoner un tour d'horizon au poste météo du corps d'armée. Je dors peu mais je suis tout vif. À demain, ma chère petite fleur, je vous aime de toutes mes forces.

À Simone de Beauvoir

2 janvier

Mon charmant Castor

Une petite lettre de vous aujourd'hui, du 29. — Hé ! comme c'est loin mon petit — nous sommes, nous autres soldats, le 2. Mais vous avez l'air si faraude sur vos skis que ça fait plaisir. En somme c'est chaque année pareil, de beaux progrès et du bon amusement après un peu de cafouillage au début. Ça m'amuse de vous entendre parler de toutes ces pentes que je connais. Je comprends si bien quand vous me dites que la neige fraîche les rend plus faciles ou le verglas drôlement difficiles. Je suis avec vous tout le temps. Je ne peux guère m'imaginer que cette lettre-ci, que je vous écris, va vous joindre à Paris. Songez que demain je vais recevoir encore une — ou deux, j'espère — lettre de Megève, ça me fait drôle. Vous êtes encore à Megève, et je vous écris à Paris, où vous n'êtes pas et où

Extrait de la publication

vous allez pourtant arriver en même temps que cette lettre. Et le 4 vous la trouverez à Paris et moi je recevrai encore des lettres de Megève. Ça me rappelle — moins le sinistre — cette histoire de ma tante Marie Hirsch qui a perdu son fils, enseigne de vaisseau, mort d'accident à Shanghai, qui a appris sa mort par télégramme et puis un mois après a reçu une lettre de lui où il expliquait comme il était heureux — il avait dû mourir le soir même. J'ai toujours un peu peur que, pendant que je me réjouis à lire votre lettre, vous ne vous soyez cassé vos pauvres petites jambes. Mais c'est une toute faible peur et, par contre, vous n'imaginez pas comme c'est plaisant de vous savoir si profondément heureuse, j'en étais encore tout illuminé aujourd'hui. Pour la permission il faut avoir un peu de patience, ça recule un tout petit peu — pas loin vers le 20 janvier — comme on avait dit finalement. Mais qu'est-ce que c'est que vingt jours. L'essentiel est qu'avant un mois je serai à Paris.

Tania m'a envoyé *Le Moine*[1], dont elle est férue, naturellement : il y a viol, satanisme et moines lubriques, et surréalisme à l'arrière-plan, avec la figure d'Artaud qui l'a toujours un peu fascinée parce qu'elle l'a vu fou. Il y a, à côté d'une force réelle de sensation chez elle, un drôle de démoniaque de pacotille qui est tout d'apparence (pourquoi aimer le sang quand on n'en peut supporter la vue ? Les viols quand on s'évanouirait presque si un type vous témoigne un peu brutalement son désir ?), et pourtant profond. Je ne sais comment dire. En tout cas *Le Moine* que j'ai feuilleté m'a un peu déçu. La main d'Artaud y est visible mais ne le sauve pas. Et puis les horreurs m'ont paru très intellectuelles, à la façon surréaliste. Il faudra pourtant que je lui dise que c'est beau. Par contre *Le Diable amoureux*[2] qu'elle m'a envoyé aussi, sans même l'avoir coupé, est un authentique petit charme, je l'ai lu d'une traite ce soir. Ce type raconte admirablement et il a déjà bien des ficelles pour le XVIIIe siècle et il y a une drôle de nature : une fille charmante et tout en pudeurs et en grâces qui *est* le Diable, c'est-à-dire un horrible monstre à tête de chameau. Et le héros couche fort bien avec la fille. Tout est préparé à coups de coquetteries, de modestie langoureuse, la fille aguiche le lecteur autant que Don Alvare et puis, quand elle le serre dans ses bras, elle lui dit dans un

1. De Lewis.
2. De Cazotte.

Extrait de la publication

mouvement de passion tendre : « Je suis le Diable Alvare, je suis le Diable. » Je vous l'enverrai mais il faut que Mistler le lise d'abord.

Je fignole le roman — la fin — et je m'en dégoûte un petit peu. Voilà que mon envie d'écrire une pièce me reprend. Finalement je ne sais pas ce que je ferai et c'est un peu plaisant, je suis tout excité, parce que ma liberté m'est rendue. Quand je serai à Paris, je prendrai tous les *Paris-Soir* de septembre 38 pour ma documentation.

À part ça calme plat : petit déjeuner au café de la Gare, Mistler m'y rejoint à présent, ce qui ne me cause qu'un plaisir mitigé, travail, sondage, déjeuner au café de la Gare où Courcy me rejoint pour le café ce qui m'est franchement désagréable, retravail mais mollement, ça sent la fin et l'écurie. Et puis j'ai jeûné. Et Mistler est venu un moment se faire donner une liste de livres (j'ai mis Faulkner et Dos Passos). J'étais d'excellente humeur. Je suis seul avec Keller, parce que Paul a un trou à son pantalon et qu'il préfère le recoudre dans sa chambre par −5° que devant nous au chaud, par pudeur ou plutôt une drôle de honte (et en somme imméritée) de son corps.

Mon amour il faudra m'envoyer du sou, je vis sur 100 francs empruntés. J'envoie les livres demain (Kierkegaard et Shakespeare). Tous les autres (et il y en a) font deux paquets que Mistler a soigneusement ficelés, qui portent l'adresse de Bost et que j'enverrai dès que j'aurai des sous. Gardez bien les 1 500 francs pour ma permission et mettez un peu de côté pour votre petit voyage de février.

Je vous aime si fort, mon doux petit, j'ai tant envie de vous revoir. Je vous embrasse sur tout votre cher petit visage.

À Simone de Beauvoir

3 janvier

Mon charmant Castor

Deux petites lettres enchantées de vous autre aujourd'hui. Enchantées et enchanteresses. J'ai bien profité de vos petits jours si poétiques et de votre plaisante soirée de nouvel an. Oui mon cher

petit vous faites tout à fait bien romanesque ; j'aime tant quand vous êtes heureuse. Pour moi, je voudrais bien avoir quelque occasion de vous sembler en retour poétique ou romanesque, mais au vrai je ne suis ni l'un ni l'autre. La guerre s'est éloignée de moi, comme aussi bien le « service militaire » ou les « grandes manœuvres » qui en sont les succédanés et tout également le sens de mon historicité et ma morale et je ne sais quoi. Il n'y a plus qu'un mécanisme administratif un peu désordonné mais tout de même assez régulier, qui va cahin-caha et je suis pris dedans et sec comme un sarment. Il me semble que je suis météorologue civil, que je vis une vie civile que le destin m'a refusée et pour laquelle il faut des vertus que je n'ai pas et que je tâche, mais mollement, d'acquérir : c'est terrible ce que je fais d'erreurs dans le dépouillement des sondages. Elles se compensent les unes les autres d'ailleurs et il n'y paraît qu'à peine. Mais par exemple j'ai l'œil farceur quand je vois du papier millimétrique, il se pose où il veut et je pointe d'après ses caprices la position du ballon. C'est un peu un succédané de l'agoraphobie : je perds la tête devant ces grands espaces quadrillés et je me jette un peu sur n'importe quel carré que je crève presque avec la pointe de mon crayon pour faire cesser l'atroce supplice de planer sans point de vue, comme une conscience désincarnée, au-dessus du quadrillage. J'en conclus, naturellement, qu'il faut être bien mesquin pour être physicien. Donc je suis rond-de-cuir pour ma raison sociale. Imaginez, si vous voulez bien mieux voir que par une chronologie ce que je fais, un chaud petit antre organique et lumineux, plein d'odeurs intimes et de fumée de tabac, ça c'est ma journée — avec trois petits crevés d'air glacé, gris et pâle, ça c'est les sondages. Et puis entre-temps le déjeuner au café de la Gare, confortable mais sans poésie. Et, à côté de ma fonction administrative, des activités techniques — fignoler le roman — et de la pensée toute sèche. Avant-hier quelque chose sur la mauvaise foi, aujourd'hui une petite tirade de 22 pages sur le Dégoût. On y trouve cette phrase qui ne me déplaît point : « A ce compte, direz-vous, si nous avons dégoût de la merde, c'est que nous avons envie d'en manger ? » Je réponds : « Certainement. » Tout ça, c'est du bonheur, notez-le bien, ma petite fleur. Mais du bonheur sec. Mes grandes réjouissances viennent du carnet et du roman, au lieu d'être versées dans le carnet et le roman. Et je crains que le roman n'ait un peu pâti d'une certaine incapacité à

Extrait de la publication

m'émouvoir. Mais bah c'est du romantisme, on peut faire de l'émotion sans en ressentir, n'est-il pas vrai ? Pour être juste, je dois dire que, il y a trois ou quatre jours, j'ai été saisi, mais pas d'émotion, d'une espèce d'aura vaticinante, à propos du livre de Rauschning qui m'avait bien pénétré ; je *voyais* une certaine Allemagne je comprenais son rôle et sa menace et je sentais mon historicité, ça m'a permis de mieux comprendre ces types dont nous avons quelquefois parlé vous et moi et qui pensent social tout le temps. Ça a sa grandeur mais le revers de la médaille c'est qu'on est tout le temps au-dessous des pensées qu'on fait. Parce qu'on y *croit*. Ce n'est pas que je ne croie pas aux miennes, à l'ordinaire, mais enfin je sais bien qu'elles sont le produit de ma liberté. J'y crois « à l'infini » c'est-à-dire que je crois au système qu'elles formeraient si les petits cochons ne me mangeaient pas. Mais ils mangent toujours les types un peu avant que le système soit fait. Voilà. Il n'y a qu'une petite étoile de bonheur humide et de poésie dans ma vie, c'est vous autre et votre neige. Je ne verrai pas votre neige mais je verrai vous autre petit. Alors voilà : c'est ferme, autant que faire se peut, chez les militaires, je serai là entre le 25 janvier et le 1er février. Il y a eu des tas de bouleversements et puis finalement on a trouvé le bon argument, l'argument irréfutable : 1° Il ne faut pas qu'il y ait 2 sondeurs partis à la fois, c'est-à-dire 50 % de l'effectif. 2° Il faut que les derniers permissionnaires partent le 15 février puisque le premier tour de permission doit prendre fin le 1er mars. 3° Donc Paul étant dernier et partant entre le 10 et le 15 février il faut bien que moi je parte entre le 25 janvier et le 1er février (on compte 15 jours à cause de la longueur des trajets). Quand vous recevrez cette lettre je serai au plus distant de vous d'une quinzaine ou vingtaine de jours. Il n'y a rien à dire aux Z. J'ai écrit à T. que j'aurai cinq jours, sans préciser encore que je vous verrai deux jours sur les cinq, donc notre premier projet tient toujours.

Quoi plus, mon cher petit ? Lévy a cru devoir vomir sur les tables du College Inn. Cette grossièreté m'a scandalisé ; je crois bien que ça venait de ce que représente pour moi, d'ici, ce College Inn où j'ai eu de petits rendez-vous sentimentaux avec vous, des soirées de passion avec Olga et de galanterie attentive avec Tania — sans parler de Bourdin — et enfin de charmantes soirées amicales avec cette dame. Vous voyez quand même que la guerre rend sentimen-

tal, ça m'a fait un peu comme si Lévy s'était torché le cul avec de vieilles lettres d'amour à moi. À vrai dire même en vous l'expliquant ainsi ça rend tout de même un son de puritanisme et de délicatesse de sentiment, je n'y peux rien.

Voilà tout, ma petite fleur. Envoyez-moi d'urgence, si vous ne l'avez déjà fait : *argent, capsules d'encre, carnets.* Et assez vite aussi, des livres. Les vôtres sont partis. Je voudrais que vous m'achetiez, *avec* le *Gilles* et le Romains, le petit volume de M. de Rougemont qui s'appelle *Journal d'Allemagne,* je veux le lire après le Rauschning.

À demain, mon amour, mon cher amour. Je vous aime de toutes mes forces et je brûle de vous revoir.

Vous aurez *six* carnets à lire quand j'arriverai. Mais ils sont écrits plus gros.

À Simone de Beauvoir

4 janvier

Mon charmant Castor

Pas de lettre de vous aujourd'hui. Je sais, c'est que vous rentrez et l'expédierez de Paris. Peut-être bien que je ne l'aurai pas demain non plus. C'est bien long sans vous, mon doux petit. J'imagine que vous avez eu hier votre mercredi de solitude, mon doux petit, et que vous en avez été bien heureuse. Je vous soupçonne d'avoir été sournoisement voir Sorokine en fin de journée, parce que vous l'aimez bien et qu'elle veut vous séduire. Vous êtes ma douce petite fleur et je vous aime bien fort.

Pour moi ce sont toujours ces journées de confort sec et sans histoires dont chacun s'étonne un peu ici. Ce matin il ne faisait guère froid. Je n'ai pas été déjeuner dans la cuisine du café de la Gare parce que Keller était piqué et j'ai donc fait le sondage du matin avec Paul, puis j'ai travaillé le roman, fait encore le sondage de 11 heures, été chercher du charbon dans une cour près de la cuisine roulante. On y va avec un sac vide dans l'auto du colonel, qui n'est pas trop content qu'elle serve à cet usage mais qui ne dit rien, on sort le sac, je le tends, tout béant, comme les filles tendent

Extrait de la publication

leur tablier sous le pommier et le chauffeur y jette des pelletées de briquettes ou de poussier selon les jours, sous l'œil attristé des cuisiniers qui voient leur charbon s'en aller. Puis, après avoir porté ce charbon chez nous, je suis allé déjeuner. C'était la relève aujourd'hui, c'est-à-dire que les chasseurs de première ligne descendaient et ceux d'ici remontaient. Ils m'ont dit qu'ils ont eu très froid et qu'il y a plusieurs types qu'on a emmenés à l'arrière avec les pieds gelés. Mais ils ont ajouté avec un regard de mépris pour leur situation actuelle : « On était tout de même rudement mieux qu'ici. » Je n'ai pas su pourquoi. J'ai appris ensuite de Mistler que la 70e division avait son « rouge ». C'est un type qui s'est battu en Espagne, il est revenu, a eu juste le temps de régulariser sa situation en épousant sa maîtresse dont il avait un gosse. Puis il est parti pour cette guerre-ci. Son gosse vient de mourir. Ensuite de quoi le capitaine de gendarmerie l'a appelé, sévèrement cuisiné ici même et accusé de propagande défaitiste. Le malheureux n'y songe guère, il est complètement abattu par la mort de son gosse et ahuri par cette nouvelle guerre. On va sans doute le verser dans un bataillon disciplinaire — unité nouvelle qui est en voie de constitution. J'ai lu du *Journal* de Stendhal mais c'est curieux, il m'agace un peu à présent. Je le trouve (dans le 3e volume) bien fat et préoccupé surtout d'apparence. Et puis son histoire avec Mme Daru est ridicule. Je pense que je le retrouverai charmant en Italie dans le 4e volume. Ensuite j'ai travaillé jusqu'à quatre heures, fait le sondage et puis là grand remue-ménage : j'ai dû aller chercher la soupe, parce que Keller est exempté de service pour 48 heures après sa piqûre. Puis Mistler est venu — timide et discret, il offre toujours quelque chose ou rend un service pour faire excuser sa présence. Cette fois il nous apportait du fromage de chèvre et du cognac. Nous avons bu et mangé. Je le terrorise et le viole un peu en lui expliquant ce que serait une dictature de la liberté et comment je forcerais les gens à être libres par une alternance de raisonnement et d'atroces supplices. Il est chatouillé. Il m'apportait *Le Nouvel Âge* de Valois, ce journal que vous devez lire et ne lisez pas, mauvais petit. À présent il est parti (c'est marrant, nous recevons chez nous. À l'agrément des habitants près, ce à quoi ce local des sondeurs fait le plus penser, par son étroitesse, sa saleté, son confort dans la crasse, sa relative indépendance, ses occupants strictement mâles, et ce mélange de

Extrait de la publication

travail et de réception et son caractère collectif, c'est à une turne de l'École Normale). Il est parti et Hantziger joue ses valses d'avant-guerre au piano, ça rappelle les premiers cinémas, ceux que vous n'avez pas connus et où une pianiste accompagnait de valses les exploits de William Hart. Et voilà mon cher petit, je vous écris.

J'ai envoyé les livres. Mais vous de votre côté envoyez l'argent. J'ai été obligé d'emprunter à Mistler et à Paul, il me faut absolument du sou. Envoyez aussi les capsules d'encre à stylo celle-ci est l'avant-dernière. Ou alors ne vous étonnez pas, mon pauvre petit bon Castor, que je ne vous écrive plus du tout faute de matière première.

Au revoir mon cher petit. Je vais maintenant écrire à T. qui m'abreuve de lettres passionnées. Je suis passé au rang de belle légende attendrissante pour T. Ça lui embellit la vie, ça lui fait vertueux et poétique, elle ne m'a jamais tant aimé. Pour moi je me sens toujours de bois.

Que je vous aime donc mon cher petit, je suis tout triste pour vous que vous ayez abandonné votre belle neige où vous étiez si appliquée. Vous avez l'air d'avoir vachement progressé cette année.

Je vous embrasse, mon doux petit, avec toute ma tendresse.

À Simone de Beauvoir

5 janvier

Mon charmant Castor

Vous voilà donc rentrée? J'ai reçu de vous aujourd'hui en l'espace de deux heures une lettre, un télégramme et un colis. Pour le télégramme vous avez de la chance que la censure l'ait laissé passer. Car imagine-t-on d'écrire à un militaire « en secteur » : « Envoyez le Shakespeare d'urgence. » Ça pue l'espionnage. Mais il est parti, le Shakespeare, mon doux petit. Il est parti avec *Le Concept d'angoisse* avant-hier et je suppose qu'il est arrivé aujourd'hui et que vous êtes tirée d'affaire. Merci pour les livres. Figurez-vous qu'il m'était venu, je ne me rappelle plus pourquoi, il y a une quinzaine, l'envie de lire une biographie de Heine. Ah ! oui, ce doit

être en lisant dans le livre de Cassou sur 48, qu'il était lié avec Marx. Et puis votre lettre d'aujourd'hui m'a rendu cette envie plus vive et je me disposais à vous écrire de me l'envoyer et puis justement le voilà, douce petite fleur. J'en ai déjà lu trente-trois pages avec intérêt. C'est bien fait et c'est intéressant cet effort — qui s'imposait évidemment — pour replacer chaque événement dans le cadre social. Par exemple, au lieu de dire, comme n'importe quel biographe ordinaire : « Heine enfant était le préféré de ses tantes », elle ajoute « parce qu'il était l'aîné, l'héritier mâle destiné à réciter la bénédiction des morts. » On sent bien les solides soubassements de ces drôles de familles juives. Donc merci bien, je suis tout enchanté, petit charmant. Enchanté aussi — mais là, formidablement — des deux gros cahiers. À ce point que ça me donne des idées pour finir plus vite le mauvais petit que je tiens et passer plus vite à ces deux gros beaux là, tout épais, tout douillets avec leur tranche bleu de nuit. Ah dame, il ne faut y écrire que du beau, sinon qu'est-ce que c'est ? Savez-vous que si j'arrive le 20 ou le 25 à Paris vous aurez bel et bien cinq carnets à lire : deux petits, deux moyens et un des gros et puis aussi un petit morceau du second gros. L'encre était bien nécessaire aussi ; savez-vous qu'avec le carnet, les lettres et le roman j'en use une capsule par jour et demi. De ma vie je n'ai tant écrit.

Aujourd'hui je suis allé faire un nouveau pèlerinage mais non plus pour reconnaître les lieux, dans l'intention plutôt de m'humecter un peu, de perdre un petit peu de cette sècheresse des jours derniers. J'y ai parfaitement réussi, encore que les deux voyages m'aient laissé fort insensible ; il faisait froid dans le camion et puis le conducteur n'était pas sympathique. Mais la ville même, si laide, si allemande, avait pour moi cette poésie de visage tuméfié qu'avait Berlin. Je me suis promené dedans pour faire des courses, j'ai acheté pour un chacun de l'huile goménolée, de la pâte dentifrice, de grosses aiguilles, des semelles, de la laine, que sais-je. Je n'ai rien trop pensé ni senti d'intéressant mais ça m'a rendu ma petite poésie intérieure. Je m'en passe fort bien pendant huit jours, après ça me manque. Au fond il ne faut pas grand-chose et le lieu importe peu. Simplement un peu de solitude. Je suis moins que jamais seul. Nous sommes toujours trois dans la turne. Et puis le restaurant est à présent bondé : c'est la relève et les chasseurs qui descendent du front s'offrent les deux ou trois premiers jours des repas soignés.

Extrait de la publication

Après ça se tasse. Mais ce matin retour de pèlerinage et hier, j'avais un minuscule bout de table pour moi et encore, un genou de chasseur contre mon genou et une cartouchière d'un autre dans le derrière. J'ai tout de même pu lire Stendhal qui me plaît de moins en moins pour cette période. Il y a à la fin une histoire louche de mariage qui ne fait pas beau, d'autant qu'il était à ce moment-là avec Angelina Bereyter — et qu'il a pris prétexte de ses engagements matrimoniaux pour déclarer sa flamme à Mme Daru. Et puis qu'il voit donc de monde et de monde inepte. Non il ne me plaît pas bien. Mais peut-être est-ce une « mauvaise période ». Pour moi j'en ai traversé des foules dans ma vie et vous savez que l'an dernier, pour la sincérité des sentiments, je ne valais guère mieux.

Avec tout ça je suis heureux. D'abord chaque jour me rapproche de vous, alors j'attends le lendemain avec goût. Mon amour dans beaucoup moins d'un mois je serai à votre petit bras dans Paris, c'est formidable. Mais, comme j'écrivais hier à T. j'ai bien l'idée que je vais *vous* retrouver, *la* retrouver, mais je ne peux presque plus concevoir que je vais retrouver aussi pour quelque temps mes loisirs du temps de paix et un temps dont je ne dois compte à personne et une certaine façon de vaguer dans les rues, sans avoir précisément de raison pour aller ici plutôt que là. Cela passe l'imagination. Je vous aime, mon petit ; nous ne nous laisserons pas manger et ce sera une belle permission. Et puis aussi j'attends le lendemain *pour lui-même* parce qu'il y a toujours quelque chose de plaisant dedans. Par exemple aujourd'hui c'était le jour où j'irais en pèlerinage à la recherche de ma poésie perdue. Demain c'est le jour où je lirai la vie de Heine, où j'expliquerai sur mon carnet ce que je pense du *Journal* de Stendhal, où je finirai de corriger les dernières pages de mon roman. Etc., et chaque jour je suis tout affairé et content de me réveiller. Je me précipite hors de ma chambre froide et je vais m'habiller dans la turne qui a gardé un peu de la chaleur de la veille et puis je fais un tour d'horizon, c'est-à-dire que je descends uriner dans la neige près d'une perche qui supporte un drapeau noir et je regarde la direction du drapeau en urinant. Après quoi je reviens la tête levée vers le ciel, je chiffre les résultats de mes observations et je les téléphone. Puis petit déjeuner et vous savez le reste.

Je vous envoie une lettre — est-elle de Tania ou de moi ? — qui vous mettra au fait de mes badinages épistolaires. Elle était restée

Extrait de la publication

un jour sans répondre et je lui avais envoyé ça avec une enveloppe à mon nom. Mais c'était un retard de la poste. Alors j'ai écrit : « Prends ça comme une mauvaise plaisanterie. » Elle-même furieuse l'a rempli au pis et tout aussitôt a couru jeter une lettre à la poste disant : « C'était une plaisanterie un peu irritée. » De sorte que j'ai reçu cette lettre d'une écriture qui m'était vaguement familière et antipathique, elle m'intriguait et puis j'ai pensé : c'est de moi.

Voilà, mon cher petit Castor. Vous m'avez sagement écrit je n'espérais pas de lettres aujourd'hui et je suis comblé. Vous ne pouvez pas savoir comme je vous aime fort, petite tout enneigée. Je vous serre de toutes mes forces dans mes bras.

Lettre renvoyée par Tania

Prière de barrer les formules qui ne correspondent pas à la réalité.

Exemple : Je suis	~~une petite vertu~~ une petite lumière ~~un petit polichinelle~~
Mon	
Je me porte	~~Bien~~ ~~Assez bien~~ Mal
Je travaille	~~Un peu~~ Pas du tout
J'ai pour toi	~~Encore un peu d'affection~~ ~~Une bonne et solide indifférence~~ De la haine
Je suis	~~Une petite vertu~~ ~~Une petite lumière~~ Un petit polichinelle

ET PIRE ENCORE

Extrait de la publication

Je ~~t'embrasse~~
~~te serre la main~~
ne te salue pas

Signature

JE NE SIGNERAI PAS

À Simone de Beauvoir

6 janvier

Mon charmant Castor

Deux lettres de vous aujourd'hui. Je suis ennuyé que vous n'ayez pas reçu celles que j'avais envoyées à Megève. Elles étaient bien aimables, savez-vous — et je vous aimais très fort. J'espère que vous avez reçu les livres. Moi j'ai eu le mandat ce matin, j'ai remboursé mes gaillards et tout est bien.

Je me débats, à propos de cette permission, contre ma mère mais sur un point insignifiant : elle a d'elle-même écrit : « Te déshabilleras-tu chez nous ou ailleurs ? » Ce qui appelait la réponse : j'aurai une chambre à l'hôtel Mistral, mais je me changerai chez vous. La chose a été acceptée sans commentaires et, semble-t-il, comme allant de soi. Seulement la digne femme veut à toute force m'acheter un pantalon et moi je ne veux pas, je ne veux que mon beau petit costume sport de chez Alba. Nous sommes en pourparlers assez vifs. Naturellement elle offre de payer le pantalon. Mais je veux que la pauvre femme garde ses sous. Naturellement aussi mes réponses doivent être enveloppées de mystère à cause du beau-père.

Journée nulle et studieuse. Il n'y a même pas eu de sondage à cause du brouillard. J'ai travaillé mon roman. La scène avec Daniel, celle de la fin, est rudement délicate. Pensez qu'il annonce à la fois à Mathieu qu'il épouse Marcelle et qu'il est pédéraste. Il y a de quoi sonner un type et puis la situation exigerait que Mathieu posât une foule de questions oiseuses tandis que l'économie du chapitre l'interdit expressément. Je m'en tire assez bien mais c'est long. J'ai écrit une trentaine de pages sur votre beau carnet bleu de

nuit. Non, petite toute bien inspirée, il n'est pas trop gros. Il tient dans la poche et puis c'est un plaisir d'écrire dessus. C'était à propos du *Journal* de Stendhal — ce que je pensais dessus, du mal. J'ai lu la vie de Heine (le début) et ça m'a inspiré de curieuses réflexions. Comme en effet je le louais en moi-même d'avoir su assumer sa condition de Juif et que je comprenais lumineusement que des Juifs rationalistes comme Pieter ou Brunschvick étaient inauthentiques en ce qu'ils se pensaient hommes d'abord et non Juifs, il m'est venu cette idée, comme une conséquence rigoureuse, que je devais m'assumer comme Français; c'était sans enthousiasme et surtout c'était vide de sens pour moi. Tout juste une conclusion inévitable et évidente. Je me demande où l'on va par là et je vais m'occuper de tout cela demain. Depuis que j'ai brisé mon complexe d'infériorité vis-à-vis de l'extrême gauche, je me sens une liberté de pensée que je n'ai jamais eue; vis-à-vis des phénoménologues aussi. Il me semble que je suis en chemin, comme disent les biographes aux environs de la page 150 de leur livre, de « me trouver ». Je veux dire juste par là que je ne pense plus en tenant compte de certaines consignes (la gauche, Husserl), etc., mais avec une totale liberté et gratuité, par curiosité et désintéressement pur, en acceptant par avance de me retrouver fasciste si c'est au bout de raisonnements justes (mais n'ayez crainte je ne crois pas que ce soit à envisager). Ça m'intéresse et je crois que, outre la guerre et la remise en question, la *forme* carnet y est pour beaucoup; cette forme libre et rompue n'asservit pas aux idées antérieures, on écrit chaque chose au gré du moment et on ne fait le point que lorsqu'on veut. Par le fait je n'ai pas encore relu l'ensemble de mes carnets et j'ai oublié une foule de choses que j'y ai dites. Au fond c'est le bénéfice des *Propos* qu'Alain vante si fort et dont il profite si peu, ce systématique.

M. m'a écrit. Il est en passe de devenir fou, ça lui va très bien, mais j'aime autant ne pas être là quand ça se produira car il est herculéen et je ne me vois pas bien jouer auprès de lui votre rôle auprès de Ballon. Quand je dis fou, j'exagère; les symptômes sont : humeur sombre, maux de tête et ce qu'il appelle « anémie cérébrale » et qui cache évidemment des troubles mentaux. Il m'écrit cette phrase mystérieuse : « Je vois que Paulhan te publie parallèlement avec Mauriac. » Qu'est-ce à dire? Voyez donc si d'aventure le Giraudoux n'aurait pas enfin paru dans la *N.R.F.* de

janvier. Voilà mon petit. Dites-moi si vous comprenez qu'on doive s'assumer comme Français (sans rapport a priori avec le patriotisme naturellement) je suis bien cupide d'avoir votre avis là-dessus.

Mon petit j'aime tant vous parler. Voyez, il n'y avait rien à dire et j'écris quatre pages pour le plaisir de vous écrire. Oh ! que je voudrais vous revoir, ma petite fleur.

Je vous aime.

À Simone de Beauvoir

7 janvier

Mon charmant Castor

C'est fini de rire, Pieter est revenu. Depuis deux heures de l'après-midi il parle. Il est tout agité, il se levait toutes « les cinq minutes ». « Tu ne crois pas que je devrais aller dire bonjour aux secrétaires ? » « Tu ne crois pas que je devrais aller dire bonjour aux radios ? » En chaque cas je l'exhortais vivement à le faire : pendant qu'il était là-bas, il n'était pas ici. Il était ivre de paroles et n'a eu qu'un moment de cafard — ça lui ressemble bien — quand il s'est absenté cinq minutes pour aller porter ses musettes dans la chambre à coucher : « Alors, a-t-il dit, c'était sombre, il n'y avait personne, ça m'a fait quelque chose. » Je sais bien que, quand je rentrerai, je ne trouverai d'agrément que dans ma chambre close et c'est leurs gueules qui me donneront le cafard. Voilà votre encre, mon doux petit. Vous la reconnaissez ? Elle est bleue des mers du Sud. Mais si délectable sans doute que le papier la boit un peu. Mais c'est un détail. Figurez-vous qu'avec cette encre et malgré Pieter j'ai écrit depuis hier matin 81 pages sur le premier carnet bleu de nuit. Bleu des mers du Sud, sur bleu de nuit. Vous imaginez si c'était beau. Les 39 pages d'aujourd'hui sont sur mes rapports avec la France. Juste un historique, le genre que vous aimez. Je n'en suis qu'à l'historique mais demain je ferai la théorie. Seulement j'ai un peu peur que la venue de Pieter ne me fasse perdre du temps. Par exemple en ce moment ils sont quatre dans cette petite pièce, Mistler, Pieter, Keller, Paul. Paul et Keller ne

Extrait de la publication

JEAN-PAUL SARTRE

Lettres au Castor

et à quelques autres

★★

1940-1963

Au cours des entretiens qu'il eut avec Simone de Beauvoir pendant l'été 1974, Sartre s'est expliqué sur ce que représentaient pour lui ses lettres :

« C'était la transcription de la vie immédiate... C'était un travail spontané. Je pensais à part moi qu'on aurait pu les publier, ces lettres... J'avais la petite arrière-pensée qu'on les publierait après ma mort... Mes lettres ont été en somme l'équivalent d'un témoignage sur ma vie. »

Ce recueil qui couvre une période allant de 1926 à 1963 rassemble toutes les lettres retrouvées par Simone de Beauvoir, ainsi que quelques autres qui lui ont été léguées ou confiées par leurs destinataires.

nrf

83-IX A 70039 ISBN 2-07-070039-9

9 782070 700394

Extrait de la publication